

Du paradigme linguistique en architecture

Illusion, désillusion, abandon

Clément GAILLARD

Si au XXème siècle, la sociolinguistique a constitué une remise en cause du paradigme structuraliste dominant jusqu'alors en linguistique, il est manifeste que cette remise en cause s'est opérée dans d'autres champs connexes aux sciences humaines et notamment en architecture. En effet, le projet saussurien d'une linguistique de la *langue pure* détachée des contingences de l'acte de parole¹ s'est étendu à d'autres champs : l'architecture moderne, par l'intermédiaire de ses théoriciens et de ses historiens a aussi tendu vers l'idéal d'un langage pur. Du langage classique² au langage moderne puis postmoderne³, le modèle d'une grammaire finie, réduite à un ensemble systématique de signes, a alimenté le projet diffus d'une linguistique *en architecture*.

Notre étude sera périphérique à l'histoire de l'architecture, dans la mesure où l'on sera amené à critiquer ses méthodes à la lumière de l'anthropologie de l'habitat et de l'étude de l'architecture dite « vernaculaire ». Il semblerait que la fonction critique de la sociolinguistique et de l'étude des langues vernaculaires, des dialectes et des créoles possède un équivalent dans le champ de l'architecture : l'étude des formes d'habitations vernaculaires a remis en cause l'existence d'un langage moderne en architecture et a soulevé les apories du modèle linguistique dominant auprès des historiens. Notre but serait de mettre en évidence les raisons de l'abandon progressif du paradigme linguistique en architecture, élaboré au cours du XXème et associé à l'idéal de *scientificité* véhiculé par les méthodes de la linguistique. Nous serons amenés à soulever certaines analogies entre l'approche structuraliste de *la langue* et la défense, récurrente à travers l'histoire mais exemplifiée au XXème, d'un langage unique et universel de l'architecture. Les architectes de la période moderne – période caractérisée par le développement de systèmes constructifs industriels – ont eu pour projet la constitution d'un *langage unique et « fonctionnel »*, empruntant paradoxalement un certain nombre d'éléments à l'architecture vernaculaire⁴. A travers l'élaboration de ce langage, il sera nécessaire de distinguer cependant deux types de littérature : celle produite par les architectes et celle produite par les historiens ou critiques. Si la première revendique plus ou moins explicitement la *production* d'un langage nouveau donc moderne⁵, c'est la seconde, plus proche des travaux de la linguistique et de la sémiologie qui a *justifié et crédibilisé* le projet

1 « En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1° ce qui est social de ce qui est individuel ; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel. » in Ferdinand de Saussure, [1995], *Cours de linguistique générale*, éd. Payot (Paris), coll. Grande Bibliothèque Payot, éd. établie par Charles Bailly et Albert Séchéhaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger, (1916), p. 30

2 Voir John Summerson, *The Classical Language of Architecture*, (1963)

3 Voir Charles Jencks, *The Language of Post-Modern Architecture*, (1977)

4 Qu'on songe par exemple aux carnets du *Voyage d'Orient* (1910-1911) de Le Corbusier ou à sa *Poésie sur Alger*. La façade blanche et nue, le système du toit-terrasse sont des éléments puisés dans le vocabulaire de la construction vernaculaire que l'on trouve entre autres dans la Kasbah algérienne.

5 C'est le refrain de Le Corbusier qui revient de manière régulière dans *Vers une architecture* : « Il existe un esprit nouveau. Il existe une foule d'œuvres d'esprit nouveau ; elles se rencontrent surtout dans la production industrielle. » in Le Corbusier, [1995], *Vers une architecture*, éd. Flammarion (Paris), coll. Champs, (1923), p. 67 (Nous soulignons)

intellectuel d'une linguistique *de* architecture.

Il sera également nécessaire de distinguer différents niveaux métaphoriques dans l'emploi des concepts issus de la linguistique : notre hypothèse consiste à défendre que la linguistique ainsi que la sémiologie sont importés dans le champ de la théorie architecturale afin de justifier d'une approche scientifique ou *a minima* rationnelle de l'architecture. Si l'architecture est réductible à un langage il existerait par la même *une science de ce langage* : l'entreprise de validation d'un langage moderne de l'architecture passerait par une entreprise de légitimation permise par la linguistique et ses concepts. Car il est manifeste que le niveau de formalisation nécessaire à la *grammatisation* et la mise en place d'une véritable syntaxe propre au langage de l'architecture moderne n'a jamais été atteint. Si des architectes comme Le Corbusier ont pu proposer un certain nombre de « points » invariants propre à déterminer l'architecture moderne et à discriminer les autres formes d'architecture, ce niveau de formalisation est resté bien en deçà de ce qui a pu exister dans l'histoire, en particulier dans la formalisation du langage classique de l'architecture.

Nous serons donc amené à mettre en évidence la fonction avant tout *idéologique*⁶ de la linguistique dans le champ de l'architecture, qui manifeste une certaine prétention à la scientificité. En ce qui nous concerne, la question de savoir si l'architecture est bel est bien réductible à un langage peut être vite tranchée : *l'architecture n'est ni une langue, ni un langage*. Elle est réductible à un langage seulement dans la mesure où l'on décompose ses éléments stylistiques en une grammaire détachée des contraintes matérielles, des conditions d'usage et d'habitat. Or c'est cette décomposition qui se trouve précisément à l'œuvre dans l'approche linguistique en architecture. Notre problème concerne donc la *pertinence* de ce transfert des méthodes et des concepts de la linguistique structurale dans le champ de l'architecture : dans quelle mesure la linguistique a-t-elle nourrie le projet d'une science du langage en architecture ? Nous verrons que comprise comme un langage autonome, l'architecture moderne ou postmoderne ne pouvait que se réduire à un *pur formalisme*. Considérée comme un langage à l'époque moderne, puis comme un jeu de langage à l'époque postmoderne, l'architecture a été étudiée par abstraction et en dehors des contraintes constructives, sociales et climatiques. En plus de confondre l'objet même de l'architecture, l'approche purement linguistique aurait par la même dépolitisée la production de l'espace. Nous tenterons de défendre que l'étude des formes d'architectures vernaculaires a contribué à affaiblir le paradigme linguistique, et à mettre en place une démarche d'étude plus complète et définitivement débarrassée des concepts issus de l'analyse du langage.

6 Au sens de Canguilhem dans *Idéologie et rationalité*. L'idéologie désigne « tout système d'idées produit comme effet d'une situation initialement condamnée à méconnaître son rapport réel au réel. » in Georges Canguilhem, [2000], *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie. Nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences*, éd. Vrin (Paris), coll. Problèmes et controverses, (1977), p.36

1) *Le privilège linguistique : science et pseudo-science de l'architecture*

Le projet de réduire l'architecture à une grammaire, à un vocabulaire ou un ensemble fini d'éléments n'est pas propre à la modernité. Il se retrouve de manière diffuse à travers les traités et les manuels qui jalonnent l'histoire officielle de l'architecture et qui contribuent au développement du langage classique et néoclassique. Mais le XX^{ème} siècle a bénéficié d'une science du langage constituée ou en voie de constitution : il s'agit de la linguistique. L'étude linguistique de l'architecture ne va pas de soi, comme la possibilité de réduire l'ensemble des productions de la modernité architecturale à quelques éléments susceptibles de fonder une grammaire de l'architecture moderne. Si Le Corbusier ou Walter Gropius revendiquent parfois la production d'un nouveau langage de l'architecture dans un sens relativement vague et plus ou moins métaphorique, c'est du côté de certains historiens qu'on trouve le projet de formaliser et d'analyser ce qui serait un langage moderne de l'architecture.

Bruno Zévi (1918-2000), historien de l'architecture dont les écrits ont particulièrement influencé l'enseignement de cette discipline, propose d'analyser dans un texte publié en 1973 ce qu'il nomme le « langage moderne de l'architecture » (*Il linguaggio moderno dell'architettura*). Le projet de Zévi est simple. Contre l'approche classique ou néo-classique qui répéterait des règles issues de l'académie ou des Beaux-Arts, il cherche à distinguer les « invariants » propre à former ce langage moderne qui pourrait alors être compris et manipulé par tous :

« La codification de la langue moderne, il faut le répéter, est la condition *sine qua non* pour parler l'architecture d'aujourd'hui et pour comprendre les œuvres passées falsifiées par le classicisme. »⁷

Le but de Zévi est avant tout pédagogique : constatant en 1973 la difficulté d'établir un langage unifié de l'architecture moderne, il souhaite isoler certains éléments propre à formaliser une grammaire moderne. Bien que le débat sur l'existence d'un langage en architecture ne soit pas tranché⁸, Bruno Zévi cherche à établir « le lexique, la grammaire et la syntaxe du langage moderne » qui, par rapport au classicisme, est en réalité « un anti-lexique, une anti-grammaire et une anti-syntaxe. »⁹ La distinction saussurienne entre « langage » et « langue », fondamentale pour

7 Bruno Zévi, [2000], *Langage moderne de l'architecture*, éd. Pocket (Paris), coll. Agora, trad. de l'italien par Marie-José Hoyet, (1^{ère} éd. fr. : 1981, it. : 1974), p. 40

8 « des dizaines de livres et des centaines d'essais discutent afin de savoir si l'architecture peut être assimilée à une langue, si les langages non verbaux ont une double articulation ou pas, si le désir de codifier l'architecture moderne ne débouche pas en fait sur l'arrêt de son développement. » *in Ibid.* p. 15

9 *Ibid.*, p. 16

la linguistique, est reprise dans la mesure où un bâtiment va pouvoir être décomposé en une série d'éléments invariants et discrets¹⁰. De la même manière que Saussure, l'approche linguistique de l'architecture telle qu'on la trouve chez Zévi considère les éléments comme des unités achevées : alors que Saussure élimine la performance de l'acte de parole pour ne considérer la langue qu'au point de vue de l'auditeur¹¹, l'approche linguistique de l'architecture élimine la performance de *l'acte de construction* et son réseau de contrainte pour étudier le langage de l'architecture au niveau du spectateur.

Mais l'approche de Zévi confine l'architecture dans des problèmes de forme. En réalité, sa clarification du langage moderne de l'architecture correspond bien plus à la mise en forme du langage *postmoderne* puisque Zévi valorise la variation, le jeu avec les éléments, bref *l'idiolecte*. Sous prétexte que la variation contribue à « resémantiser » l'élément, en le faisant sortir de son usage habituel, Zévi affirme que le langage de l'architecture moderne valorise la variation *pour elle-même*, d'où un formalisme qui pourrait être comique s'il n'était pas défendu par l'un des plus grand historien de l'architecture moderne :

« Une pièce : où situer la porte ? *N'importe où*, sauf au milieu d'un mur car on découperait l'espace en deux. Je dirais même plus, *n'importe où ailleurs* signifie l'endroit le plus décentré afin d'exalter la diagonale et d'obtenir le maximum de profondeur. »¹²

Cette indifférence quant aux contraintes qui pèsent sur les éléments construits est typique du formalisme et de l'époque postmoderne en architecture. Une porte, percée dans un mur pose des problèmes de statique et d'accès : ce choix n'est pas indifférent tant au niveau structurel qu'au niveau culturel. Mais pour Zévi, valoriser la variation contribuerait à redonner à l'élément sa *signification* propre, il poursuit :

« Pour accentuer la vision en diagonale, pourquoi ne détacherait-on pas la porte du mur en la disposant de biais ? Excellent, on la resémantise en la différenciant des autres. La même pièce. Où situer la fenêtre ? *N'importe où* [...] Resémantisons la fenêtre en fonction de l'espace intérieur et valorisons la lumière. »¹³

10 « La langue, au contraire [du langage], est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification. » in Ferdinand de Saussure, [1995], *Cours de linguistique générale, op. cit.*, p. 25

11 « La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement » in *Ibid.*, p. 30

12 Bruno Zévi, [2000], *Langage moderne de l'architecture, op. cit.*, p. 32

13 *Ibid.*

Cette obsession de la variation montre une profonde méconnaissance de ce que peut être la grammaire d'une langue et de l'architecture en particulier. On mesure toute l'ampleur de la conception formaliste du langage de Zévi quand on compare ses propos avec ceux d'un architecte dont il a pourtant défendu avec ferveur la production¹⁴ : il s'agit de Frank Lloyd Wright. Dans ses « Conseils à un jeune architecte », publiés en 1953 dans *L'Avenir de l'architecture (The Future of Architecture)*, Wright définit le langage moderne de l'architecture d'une manière radicalement différente de celle de Zévi :

« A l'âge de la machine, pour exprimer la poésie qui se trouve dans l'architecture, il faut apprendre, tout comme aux époques précédentes, le langage organique qui est le *langage de l'éternelle nouveauté*. Or, pour apprendre n'importe quel langage, il faut connaître l'alphabet. L'alphabet de l'architecture, à notre époque, c'est la nature de l'acier, du verre, du béton, la nature des machines que l'on utilise comme instruments, et la nature des nouveaux matériaux dont il faut se servir. »¹⁵

Zévi a manifestement manqué la part la plus importante et la plus essentielle de l'œuvre de Wright : le rejet de tout *formalisme* et la défense d'un langage constructif issu des contraintes de programme mais aussi de problèmes physiques et statiques. En faisant de Wright un exemple de son « langage moderne de l'architecture » et en réduisant les problèmes de construction à des problèmes arbitraires de formes, Zévi a balayé toute interprétation constructive donc *technique* des bâtiments de Frank Lloyd Wright.

Mais le projet d'une linguistique des formes architecturales s'est aussi étendu à l'étude des formes urbaines. Françoise Choay, historienne de l'urbanisme, a grandement participé par ses travaux à la remise en cause du mouvement moderne en architecture. Dénonçant la « prétention scientifique »¹⁶ de l'urbanisme, qui aurait été au XX^{ème} siècle élevée au rang de « science rigoureuse »¹⁷ par certains architectes modernes, la démarche de Françoise Choay n'est cependant pas dénuée d'ambiguïté. Bien qu'elle mette en avant la « mythologie » scientifique de l'urbanisme, son approche des faits urbains utilise paradoxalement un appareil conceptuel issu de la science du langage et de la communication. En 1965, elle analyse les éléments de l'urbanisme moderne en ces

14 On pense au texte publié en 1950 par Bruno Zévi intitulé : *Verso un'architettura organica (1945)*. Le titre *Vers une architecture organique* est une attaque directement adressée à Le Corbusier. Wright a toujours affirmé que ses architectures étaient « organiques ».

15 Frank Lloyd Wright, [1982], *L'Avenir de l'architecture. 2. Les Origines du post-modernisme*, éd. Denoël/Gonthier (Paris), coll. Bibliothèque Médiations, trad. de l'américain par Marie-Françoise Bonardi et William Desmond (1953), p. 218-219

16 Françoise Choay, [1979], *L'Urbanisme. Utopies et réalités. Une anthologie*, éd. du Seuil (Paris), coll. Points essais, (1965), p. 8

17 *Ibid.*, p. 74

termes :

« Au niveau de l'expression – des signifiants –, il se caractérise par sa pauvreté lexicographique (unités interchangeables devant assumer diverses significations) et sa syntaxe rudimentaire, qui procède par juxtaposition de substantifs, sans disposer d'éléments de liaison ; par exemple, l'espace vert lui-même est substantivé, alors qu'il devrait avoir une fonction de coordination. »¹⁸

Il est pour le moins paradoxal de voir que s'il « faut cesser de répéter des formules figées qui transforment le discours en objet », Françoise Choay propose dans ses analyses des faits urbains mais aussi architecturaux, de transformer *les objets en une forme de discours*. Ce projet qui consiste à analyser l'architecture, et l'urbanisme par extension, en terme de syntaxe, de signifié, de langage et de signe est typique de toute une série d'auteurs ayant contribué à l'histoire de l'architecture et plus particulièrement à l'histoire de l'architecture moderne.

2) *L'aporie postmoderne et les angoisses du formalisme*

On doit cependant à un historien marxiste, Manfredo Tafuri (1935-1994), la remise en cause de cette approche purement linguistique de l'architecture. En posant à la fois le problème de l'idéologie politique sous-jacente au « langage » moderne de l'architecture et la question des modes de production, Tafuri a mis en évidence ce que nous appellerons *l'aporie postmoderne*. Tafuri est particulièrement critique en ce qui concerne le projet d'une linguistique et d'une sémiologie de l'architecture, dont les concepts se croisent chez un historien comme Bruno Zévi. Dans son livre *Projet et utopie (Progetto e utopia: architettura e sviluppo capitalistico)*, publié en 1973, Tafuri considère l'architecture moderne à l'aune du renouvellement des modes de production qui la caractérise et se propose d'examiner les discours des architectes et des historiens sur l'industrie. Cependant, Tafuri constate que du côté des architectes comme des historiens, l'architecture moderne est ramenée à des enjeux simplement formels et stylistiques. Il écrit :

« Dans le moment où il s'avère nécessaire d'intégrer de plus en plus le travail sur la forme dans le cycle de la production, comment expliquer qu'elles reproposent sans cesse la même débauche formelle et qu'elles insistent tant sur le retour à une dimension spécifique des thèmes artistiques ? Il est significatif que la réponse la plus courante à cette question fasse référence aux recherches accomplies dans le champ de la sémiologie et de l'analyse critique du langage. On prétend, de cette façon, inscrire la recherche de nouveaux

18 *Ibid.*, p. 79

"fondements" pour le langage architectural sur un terrain objectif, et se donner les moyens de dépasser des problèmes qui sont, en fait, déjà dépassés. »¹⁹

Tafuri aborde la question de la linguistique en terme de prétention et d'idéologie scientifique. Le formalisme des époques modernes et postmodernes n'est que le résultat de cette idéologie linguistique qui tend à aborder l'architecture comme un jeu de formes et d'éléments détachés des contradictions des modes de production. Au fur et à mesure que l'architecture s'industrialise dans ses moyens au cours du XXème siècle, historiens et architectes exaltent les potentiels *formels* et *artistiques* de ce mode de production, par l'intermédiaire des concepts issus de la linguistique. Ce projet paraît avant tout anachronique pour Tafuri :

« l'autonomie absolue du "matériau" linguistique, n'est-ce pas le résultat auquel étaient arrivées les avant-gardes, dès avant la première guerre mondiale ? »²⁰

En plus d'être anachronique, le projet linguistique et sémiologique en architecture sert avant tout un projet politique pour Tafuri. En négligeant les modes de production ainsi que les conditions économiques et sociales qui déterminent l'architecture moderne dans ses formes (l'impératif de reconstruction après-guerre, les enjeux d'économie, la part croissante des promoteurs dans les opérations immobilières, etc.), l'histoire et la théorie de l'art moderne se construit *in abstracto*, et dans l'illusion d'un langage propre et autonome. Le projet d'un « langage moderne de l'architecture » est en réalité contradictoire dans la mesure où il affirme une autonomie des formes architecturales dont la fonction première serait de *signifier* et ce, en dehors des contraintes sociales qui pèsent sur l'architecture. Celle-ci est donc prise dans les mêmes contradictions que celles de l'avant-garde artistique :

« la découverte qu'il est possible d'articuler des signes privés de tout signifié, de manipuler des relations arbitraires entre des matériaux linguistiques qui sont en eux-mêmes muets ou indifférents, empêche que l'avant-garde puisse être utilisée à des fins prétendument "politiques" ou "contestataires". »²¹

19 Manfredo Tafuri, [1979], *Projet et utopie. De l'avant-garde à la métropole*, éd. Dunod (Paris), coll. Espace Architecture, trad. de l'italien par Françoise Brun et Ligia Ravé-Emy (1973), p. 131. On remarquera que la traduction a pris soin de neutraliser tout l'enjeu politique du titre en traduisant « *architettura e sviluppo capitalistico* » (*architecture et développement capitaliste*) par le sous-titre beaucoup plus vague : *De l'avant garde à la métropole*.

20 *Ibid.*, p. 136

21 *Ibid.*

Le projet linguistique en architecture est à ce titre indissociable de l'apport de la sémiologie : les concepts de ces deux champs sont parfois croisés ou confondus dans la mesure où c'est avant tout la *crédibilité scientifique* de ces deux disciplines qui est recherchée. Pour Tafuri, les théoriciens et les architectes continuent de « se réfugier derrière le nouvel écran idéologique que leur offre l'approche sémiologique. »²² A ce titre la sémiologie partage aussi les contradictions liées à l'étude linguistique de l'architecture dans la mesure où la *signification* ne peut être référée à aucun objet extérieure, d'où une tautologie inévitable :

« A travers la sémiologie, les architectes recherchent la signification de l'architecture, mais c'est avec le pressentiment angoissé que cette signification est perdue. Alors apparaît clairement une nouvelle contradiction : lorsqu'une conception de l'architecture prend pour principe de réduire les éléments architecturaux à des signes purs, et de structurer l'architecture en un système de relations tautologiques qui ne renvoient qu'à elles-mêmes, avec un maximum "d'entropie négative", pour parler le langage de la théorie de l'information, il n'est pas possible de retrouver des significations "autres" »²³

Ce problème de référence du langage en architecture n'est pas résolu dans les approches linguistiques : Zévi par exemple, considère que la variation est gage de signification, mais nous avons vu les insuffisances de cette explication.

Tafuri est selon nous l'historien qui a marqué avec le plus de justesse et sans jamais le mentionner explicitement ce que nous appellerons l'*aporie postmoderne*. L'époque postmoderne en architecture est caractérisée par la défense d'un langage formel propre à faire référence à des époques passées ou présentes (modernes, classiques ou antiques). Or ce jeu sur le langage ne pouvait que prolonger les contradictions de la définition du langage moderne, dans la mesure où le langage était toujours considéré du point de vue *formel* et non du point de vue constructif. D'où le paradoxe de certaines architectures censées faire référence à l'antiquité par l'intermédiaire de frontons stylisés inspirés de temples grecs et construit selon les techniques contemporaines du béton armé. Les réalisations de l'architecte Ricardo Bofill, comme le quartier Antigone à Montpellier, manifestent cette contradiction. En intégrant le problème des modes de production, Tafuri a pu faire émerger les apories du formalisme et de l'approche linguistique en architecture, d'où un rôle avant tout critique pour l'histoire de cette discipline :

« la fonction de la critique des idéologies consiste aujourd'hui à détruire les mythes impuissants et

22 *Ibid.*, p. 143

23 *Ibid.*, p. 143

inefficaces, qui fascinent encore les architectes »²⁴

Tafuri a grandement contribué par ses travaux théoriques et sa prise en compte du marxisme à la critique de l'idéologie linguistique en architecture. Mais cette critique est restée limitée au champ de la théorie architecturale et n'a pas réussi à dépasser le paradigme linguistique. Il est à présent nécessaire d'exposer le rôle de l'étude des formes vernaculaires d'habitat qui a émergé au milieu des années 1960 et a posé le problème de la linguistique en architecture dans des termes qui nous paraissent analogues à ceux des sociolinguistes.

3) *Modèle, type et dialectes : du vernaculaire en architecture*

Il est nécessaire d'introduire une autre figure centrale dans la critique de la modernité architecturale, il s'agit de l'architecte et historien Bernard Rudofsky (1905-1988), connu pour entre autres pour avoir organisé l'exposition *Architecture Without Architects* qui s'est tenue au Museum of Modern Art (MoMA) de New York en 1964-1965 et dont a été tiré un livre éponyme sobrement sous-titré *A Short Introduction to Non-pedigreed Architecture*²⁵. Ce livre – qui est en réalité le catalogue de l'exposition *Architecture Without Architects* – marque selon nous un moment important pour l'histoire de l'architecture, celui d'une remise en cause *radicale* du mouvement moderne et plus particulièrement du « Style International » qui avait été promu trente deux ans plus tôt, dans une exposition au sein du même lieu²⁶. Les premiers paragraphes du catalogue de l'exposition mériteraient à eux-seuls un long commentaire :

« L'histoire de l'architecture, telle qu'elle est écrite et enseignée dans le monde occidental, s'occupe uniquement de quelques rares cultures sélectionnées. [...] En survolant les cinquante premiers siècles, les chroniqueurs nous présentent un appareil d'architecture "formelle", une façon arbitraire de nous introduire l'art de la construction, comme si l'on datait la naissance de la musique à partir de l'avènement de l'orchestre symphonique. Cette approche discriminatoire des historiens est due à leur esprit de paroisse. Viennent ensuite les préjugés sociaux. L'histoire de l'architecture qui nous est administrée consiste en à peine plus qu'un *quid* d'architectes qui célèbrent le pouvoir et la richesse, une anthologie d'édifices de privilégiés,

24 *Ibid.*, p. 154

25 Traduit en français en 1980 sous le titre : *Architecture sans architectes. Brève introduction à l'architecture spontanée*, éd. Chêne (Paris), trad. de l'anglais par Dominique Lebourg.

26 L'exposition « *Modern Architecture: International Exhibition* » (*Architecture moderne : exposition internationale*), qui s'est déroulée au MoMA en 1932, produite par Philip Johnson et Henry-Russell Hitchcock, est un moment clé dans l'histoire de l'architecture moderne qui marque la naissance du *Style International*. Les idées des différentes avant-gardes européennes en architecture sont pour la première fois rassemblées et exposées sur le continent américain.

construit par et pour des privilégiés. »²⁷

Le fait que Bernard Rudofsky critique violemment l'idéologie moderne et l'histoire officielle des formes à travers la distinction de classe d'une architecture « de privilégiés » et « pour des privilégiés » nous amène directement dans la querelle introduite par la sociolinguistique entre *une langue de prestige* et des *langues mineures*, ignorées ou rejetées. Mais l'analyse de Rudofsky va plus loin, dans la mesure où il distingue « l'art de la construction », qui serait propre à tous les habitats, de « l'histoire de l'architecture » qui exposerait une histoire des formes dominantes et officiellement reconnues. La distinction entre deux formes de langue, la langue de prestige de l'histoire de l'architecture et les langues mineures ignorées par cette dernière, manifeste une divergence profonde dans la définition même de l'architecture : une approche *formaliste* d'un côté, et une approche *constructive* de l'autre.

L'exposition *Architecture Without Architects* a ouvert la voie à tout un champ de recherche anthropologique en architecture : l'étude des formes vernaculaires d'habitat²⁸. A ce titre il est nécessaire de réhabiliter la figure de Bruno Zévi. Proposant en 1973 une étude du *Langage moderne de l'architecture (Il linguaggio moderno dell'architettura)* comme nous l'avons, il réplique à la fin de sa vie dans son *Histoire et contre-histoire de l'architecture italienne (Storia e controscoria dell'architettura italiana)* publiée entre 1994 et 1996, par un dernier volume consacré à l'étude des *Dialectes architecturaux (Dialetti architettonici)*. Zévi propose dans cet ouvrage d'étudier l'architecture rurale italienne à la manière d'un sociolinguiste et suivant une approche variationniste qui chercherait à repérer les différentes formes de dialecte. Dans l'introduction à la traduction de *Dialetti architettonici*, Michel Guéneau écrit :

« Sur ce modèle linguistique, Bruno Zévi retrouve des équivalences avec l'architecture : des langages de périphéries, des jargons architecturaux, des espaces et des respirations spatiales différentes. »²⁹

Le but de Bruno Zévi n'est cependant pas d'étudier les « dialectes architecturaux » pour eux-mêmes mais en les confrontant les uns les autres et surtout en les comparant aux modèles dominants de l'architecture moderne : il s'agit donc d'examiner les productions vernaculaires à l'aune « de l'immense production architecturale qui entoure les cent ou cent cinquante monuments homologués

27 Cité par Bruno Zévi dans [2016], *Dialectes architecturaux*, éd. du Linteau (Paris), trad. de l'italien par Michel Guéneau (1996), p. 89

28 Voir par exemple Amos Rapoport, [1969], *House Form and Culture*, éd. Prentice-Hall (Englewood Cliffs, New Jersey), 150 p.

29 Michel Guéneau, « Introduction à l'édition française » in Bruno Zévi, [2016], *Dialectes architecturaux*, *op. cit.*, p. 7

par l'histoire de l'art. »³⁰ L'étude des formes de construction régionalisées n'est pas nouvelle mais c'est la volonté de *comparer* ces différentes formes de construction à un langage de prestige issu de l'histoire de l'architecture qui est nouvelle³¹. Ce problème ne dépend donc pas de la sémiologie ni de la linguistique classique : il s'agit de relever les *variations dialectales* au sein d'un même pays. La démarche de Zévi déborde le champ de l'architecture dans la mesure où la sociolinguistique et la géographie humaine³² vont permettre d'aborder chaque forme d'expression architecturale dans son unité :

« le problème de la construction populaire et des dialectes architecturaux implique la linguistique complète des décors ruraux et urbains. »³³

L'étude de l'habitat vernaculaire est redevable des travaux de la sociolinguistique dans la mesure où c'est le « parler » propre à une communauté et non le langage officiel déterminé par l'histoire de l'art qui est analysé. Le dépassement du modèle saussurien de la langue pure implique d'aborder les constructions vernaculaires comme les formes d'un fait *culturel local et anonyme* dont l'architecture est une des manifestations :

« L'entière production architecturale anonyme des maîtres-maçons et des artisans se situe entre le "degré zéro" et le discours savant. Sa consistance varie selon les lieux. Dans les villages, le long des côtes, dans la colline, dans les villes-pays, elle assemble des éléments du "parlé" populaire en séquences libres, avec un procédé d'accumulation qui débouche dans des images d'une complexité extraordinaire. »³⁴

Bien que Zévi ne fasse pas référence aux travaux de William Labov ni aux travaux d'autres linguistes, on remarque que son approche des dialectes intègre la *variation* : d'une forme de discours simple (« degré zéro »³⁵) au « discours savant », les productions vernaculaires se disposent

30 Bruno Zévi, [2016], *Dialectes architecturaux, op. cit.*, p. 9

31 En ce sens Zévi s'inscrit dans la lignée des travaux de Giuseppe Pagano et Guarniero Daniel, *Architettura rurale italiana* (1936), dont il cite un passage p. 19 : « L'histoire de l'architecture s'occupe presque sans exceptions de l'architecture savante, c'est-à-dire de cette forme d'art de la construction considérée comme digne d'attention à cause de sa valeur intentionnellement esthétique... Lorsqu'on examine l'architecture savante, ce qui nous intéresse principalement c'est le "comment" et non le "pourquoi"... Tout en sachant que la survie d'une forme est plus forte que sa raison pratique » *in Ibid.*, p. 19

32 Nous laissons de côté pour cette étude les travaux de John Brinckerhoff Jackson sur la « paysage vernaculaire » qui ont considérablement approfondi et complexifié l'approche des productions vernaculaire dans le champ de la géographie culturelle, l'urbanisme et l'architecture.

33 Bruno Zévi, [2016], *Dialectes architecturaux, op. cit.*, p. 12

34 *Ibid.*, p. 34-35

35 Bruno Zévi cite en revanche Roland Barthes, vraisemblablement ses cours sur le Neutre. Voir p. 38 *in* Bruno Zévi, [2016], *Dialectes architecturaux, op. cit.*

entre ces deux pôles. La distinction entre le « baroque savant » et le « baroque mineur »³⁶ par exemple passe par une série de variations et d'emprunts qui empêche d'identifier clairement *le* baroque, c'est-à-dire un langage baroque pur. La difficulté soulevée par Zévi est analogue à celle présentée dans les modèles variationnistes en linguistique. Le jeu des influences et des emprunts rend impossible la distinction d'une langue pure : un type d'habitat vernaculaire extrêmement modeste peut très bien emprunter un certains nombres de motifs à l'architecture officielle d'une époque, tout en adaptant ces motifs à des techniques de construction empruntées à l'architecture agricole. Entre le langage dominant et les dialectes il n'y a pas de rapport de dépendance mais un réseau d'influences multiples et complexes :

« Dans l'aire intermédiaire et sans démarcation entre langue codifiée et dialecte, qui a d'avantage de poids ? Le mouvement descendant qui va de l'écrit au parlé, ou celui inverse, ascendant, qui va des idiomes à la langue officielle ? Dans des régions comme la Toscane, durant des périodes comme celle du baroque napolitain, il semble que l'action advienne du haut vers le bas, et le style dominant se dissout pour pénétrer de façon capillaire dans l'architecture mineure. Mais dans d'autres cas, particulièrement en dehors des contextes urbains, c'est le langage populaire exprimé durant le Moyen-Age qui continue à donner forme aux sièges institutionnels. »³⁷

L'idée d'un langage universel qui se serait pluralisé dans une série de dialectes par différenciation est donc rigoureusement fautive. Le jeu des emprunts et des transferts³⁸ implique de sortir de ce paradigme qui va de l'unique au multiple, d'un archétype idéal commun à des formes qui l'incarne suivant l'adaptation à certaines conditions culturelles.

Zévi est donc redevable de la sociolinguistique bien qu'il ne fasse aucune mention des travaux connus dans ce domaine. Il est incontestable qu'il était au fait des travaux sur le « parler ordinaire »³⁹ puisqu'il y voit un véritable tournant dans la linguistique :

« Les objectifs linguistiques, à l'aube des années 2000, concernent : la victoire du "parlé" sur l'écrit, de l'informel sur le style »⁴⁰

36 Bruno Zévi, [2016], *Dialectes architecturaux*, *op. cit.*, p. 24

37 *Ibid.*, p. 35-36

38 On sait depuis Leroi-Gourhan à quel point les phénomènes d'emprunts au niveau des « faits techniques » – c'est à dire au niveau des techniques vernaculaires, locales ou transformées par une communauté – sont importants. Voir André Leroi-Gourhan, [1971], *L'Homme et la matière*, éd. Albin Michel (Paris), coll. Sciences d'aujourd'hui, (1943), par exemple p. 27.

39 Voir par exemple William Labov, [1993], *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, éd. de Minuit (Paris), coll. Le Sens commun, trad. de l'anglais par Alain Kihm, (1972), 520 p.

40 *Ibid.*, p. 43

Zévi est d'ailleurs amené à reprendre les analyses linguistiques de Pier Paolo Pasolini dans son essai d'introduction à *La poésie populaire italienne (La poesia popolare italiana)*, où Pasolini cherche à comprendre les divergences de dialectes entre le nord et le sud de l'Italie qui possèdent paradoxalement des « contenus lexicaux et grammaticaux substantiellement identiques »⁴¹. Pasolini distingue des substrats linguistiques différents : par-delà le latin c'est un substrat celtique qui caractérise le nord tandis qu'au sud on ne trouve qu'un substrat italique, d'où de profondes divergences entre les formes poétiques du nord et du sud de l'Italie selon Pasolini. Zévi reprend cette analyse à son compte, non pas pour y développer une divergence dans les dialectes entre le nord et le sud de l'Italie au niveau de l'architecture, mais pour montrer qu'une analyse dialectale doit éliminer toute référence au « folklore » et rechercher les origines culturelles des variations.

Cependant, si l'étude de Zévi amène à reconsidérer un certain nombre de postulat du paradigme linguistique saussurien, en ce qui concerne proprement l'architecture et ses enjeux, Zévi concentre avant tout son analyse sur la *distinction formelle* des types de constructions vernaculaires. On retrouve donc le formalisme déjà présent dans l'analyse du *Langage moderne de l'architecture* (1973), par exemple lorsqu'il décrit certains éléments invariants de l'architecture vernaculaire :

« des arcs pour rien au monde arrondis, des toits bancals, des angles obliques, des divergences et des courbes qui évoquent celles des collines et des montagnes ou des membres humains »⁴²

Les acquis de la sociolinguistique ne permettent pas à Zévi de sortir des considérations formalistes. Bien qu'il étudie différents types de « dialectes » architecturaux, il n'est pas en mesure de justifier le « pourquoi » de telle ou telle forme d'habitat. D'où une exaltation de la « liberté » des formes dialectales qui renouvelle l'arbitraire d'un langage qui ne serait qu'une variation formelle d'un type devenu idiolecte⁴³. Il semblerait donc que c'est l'approche linguistique comme sociolinguistique en elle-même qui soit insuffisante dans le champ de l'architecture, d'où selon nous, la nécessité d'abandonner totalement ce paradigme.

4) *L'anthropologie de l'habitat, du climat et des modes de vie : l'abri comme invariant*

Notre hypothèse est que le paradigme linguistique dans l'étude de l'architecture a été

41 *Ibid.*, p. 74

42 *Ibid.*, p. 25

43 « les constructions rurales, sur les hauteurs et le long des côtes, qui échappent à tout contrôle et peuvent être considérées comme spontanés, autochtones, si ce n'est primitives ; des témoignages de liberté, somme toute, face aux préjugés syntaxiques et grammaticaux et aux dogmes de la forme achevée. » *in Ibid.*, p. 13

partiellement remplacé durant la seconde moitié du XX^{ème} siècle par un paradigme que nous qualifierons de *climatique ou bioclimatique*. Ce paradigme a fourni pour la première fois un appareil conceptuel complet pour étudier les formes d'habitations vernaculaires mais a également permis de produire une *critique systématique* de l'architecture moderne, en particulier de la rigidité de ses dogmes formels compte tenu de son inadaptation à certains climats. Ce paradigme considère que toutes les formes d'habitation, de la hutte au palais impérial en passant par la serre, possèdent *un invariant* : ce sont des *abris climatiques*. A partir de cet invariant, il est possible de proposer une *analyse structurale* des conditions climatiques créées par l'abri en question en fonction du climat dans lequel celui-ci est situé.

La majorité des travaux sur le sujet proviennent des États-Unis, en France une des premières grandes synthèses sur le sujet a été proposée par Georges et Jeanne-Marie Alexandroff dans *Architectures et climats* publié en 1982⁴⁴. Cet ouvrage a l'intérêt d'articuler deux projets : celui d'une contre-histoire de l'architecture du point de vue climatique, bien qu'elle ne soit pas présentée de cette manière par les auteurs, et celui d'un manuel proposant les bases de la conception bioclimatique. Dans le cadre d'une analyse bioclimatique de l'architecture, les concepts d'analyse ne proviennent plus de la linguistique mais de *l'écosystémique*, issu des travaux de chimistes comme Eugene Odum ou Paul Duvigneaud en Europe.

Conformément au paradigme bioclimatique, l'étude de Georges et Jeanne-Marie Alexandroff « relève principalement du concept de l'abri climatique »⁴⁵. L'intérêt principal de ce paradigme est de conserver les acquis de l'étude des formes vernaculaires d'habitation, celles-ci étant indissociables du contexte général dans lequel elles s'intègrent (climat, culture et géographie)⁴⁶. La volonté de ne pas dissocier la forme vernaculaire du milieu dans lequel elle existe passe donc par tout un travail préalable de distinction entre grandes zones géographiques (« climats chaud et secs », « climats contrastés et froids », *etc.*) Ces données climatiques immatérielles vont informer l'analyse des formes concrètes d'habitat, tandis qu'à rebours les différentes morphologies d'habitat vont instruire la connaissance du milieu et de son climat. Le « structuralisme » revendiqué par les époux Alexandroff se concentre sur le système de transformation qui unifie architecture et climat. Approche climatique et approche morphologique se complètent :

44 Georges Alexandroff, Jeanne-Marie Alexandroff, [1982], *Architectures et climats. Soleil et énergies naturelles dans l'habitat*, éd. Berger-Levrault (Paris), coll. Architectures, 378 p.

45 *Ibid.* p. 9

46 « Les exemples confrontés ici sont infiniment dispersés dans l'espace et dans le temps : même s'ils sont soumis à une analyse de type structuraliste tendant à privilégier une démarche cohérente et restrictive, ils doivent à tout instant être considérés dans leur contexte spécifique global. » *in Ibid.* p. 17

« Les habitats seront observés par grandes zones géographiques [...] L'analyse portera principalement, d'une part sur les modes de relation théoriques entre l'habiter, le milieu, l'énergie, pour en analyser la nature, l'évolution, les contradictions ; d'autres part, sur les relations concrètes, ou formelles, entre l'habitation objet (enceinte habitable-abri) et les éléments ou "objets" correcteurs ou producteurs intégrés à sa matérialité. »⁴⁷

La morphologie de l'habitat trouve sa signification dans ces *données externes* issues de l'étude préalable du milieu climatique : ainsi la forme de l'architecture n'est pas étudiée de manière autonome mais toujours mise en rapport avec sa fonction micro-climatique. La « signification » de l'architecture n'est pas analysé du point de vue du langage mais selon un « double aspect architectural et *écosystémique* »⁴⁸.

Toute la force critique des modèles vernaculaires d'habitation naît de cette approche *située* de l'architecture : considéré comme un abri climatique, les formes dites « modernes » d'architecture peuvent être moins adaptées que des formes vernaculaires, traditionnelles ou populaires. Georges et Jeanne-Marie Alexandroff privilégient le terme d'« ethno-habitat » à celui « d'architecture vernaculaire » dans la mesure où l'expression d'« ethno-habitat » accentue la différence entre un mode de production *anonyme* de l'architecture – conformément au travaux de Rudofsky – et un mode de production professionnalisé. Cette différence reprend la distinction entre « langue de prestige » et « langue dialectale » issue de la sociolinguistique mais sous une autre forme : dans l'approche bioclimatique cette distinction concerne avant tout une différence dans les modes de production, comme l'explique les auteurs d'*Architectures et climats* :

« Nous adopterons une première division, située dans le temps, entre les ethno-habitats ou habitats vernaculaires (c'est-à-dire conçus et produits dans et en fonction d'un lieu et d'une culture spécifiques), et les architectures internationales. Cette division recoupe, historiquement, le passage d'un mode de production où l'habitat (le bâtiment) n'est pas, ou pas intégralement, objet de marché, à un mode de production où il est conçu, produit et consommé exclusivement suivant les lois du marché. [...] La distinction, en fait, entre un habitat marchandise ou non marchandise (au sens capitaliste du terme) est absolument fondamentale »⁴⁹

La considération des modes de production dépasse sa fonction critique telle qu'elle existait chez Manfredo Tafuri. L'approche bioclimatique pose la distinction entre les ethno-habitats et les architectures « nobles » en terme de construction mais aussi de confort : à ce titre le confort

47 *Ibid.*, p. 10

48 Georges Alexandroff, Jeanne-Marie Alexandroff, [1982], *Architectures et climats. Soleil et énergies naturelles dans l'habitat, op. cit.*, p. 7

49 *Ibid.*, p. 18

recherché dans un palais colonial par exemple est sans commune mesure avec celui recherché dans un abri de berger pourtant situé sous un même climat⁵⁰

A travers ces quelques considérations méthodologiques, on remarque à quel point le paradigme bioclimatique issu de l'écosystémique diffère de celui importé de la linguistique : l'analyse porte sur une structure relationnelle entre le milieu, compris comme un écosystème, et l'habitat en tant qu'il est soumis à un ensemble de conventions culturelles plus ou moins instituées. Considéré comme une unité thermique, l'architecture est indissociable de l'écosystème qu'elle transforme et qu'elle maintient à travers les saisons et les époques, le problème de l'approche bioclimatique va donc consister à comprendre l'« intégration »⁵¹ d'un bâtiment au niveau climatique. On mesure alors l'écart entre cette conception et celle avancée par les tenants du formalisme et d'une approche linguistique de l'architecture. La comparaison entre Bruno Zévi et certains architectes sensibilisés aux questions bioclimatiques est frappante dans le cas de la conception des façades par exemple. Zévi défend en 1973 une liberté totale dans la disposition des fenêtres en façade :

« Chaque fenêtre est un terme qui a une valeur en soi, par sa signification et son rôle : elle ne doit pas être alignée avec les autres, ni répondre à un système de proportions. Elle peut prendre n'importe quelle forme »⁵²

Cette liberté dans le choix des fenêtres permet ainsi une plus grande variété dans les façades, qui peuvent donc être totalement différentes les unes des autres. Cette idée de varier les façades et les ouvertures est aussi présente dans la conception bioclimatique mais pour des raisons toutes autres. Ainsi, on trouve dans un manuel de vulgarisation :

« Chaque façade doit faire l'objet d'une étude spécifique quant à son ensoleillement, selon les saisons et la course du soleil [...] Une telle étude permet de projeter des protections solaires adaptées et efficaces »⁵³

Ces deux conceptions revendiquent une approche non systématique des façades et visent à varier les

50 Le cas du confort est problématique dans la mesure où l'architecture moderne s'est construite sur l'idéologie de normes de confort universelles. Le paradigme bioclimatique a participé à combattre cette idéologie, infondée anthropologiquement. Georges et Jeanne-Marie Alexandroff définissent le confort comme « un acquis transmis par habitude à l'intérieur d'un groupe » *in Ibid.*, p. 12

51 *Ibid.*, p. 7

52 Bruno Zévi, [2000], *Langage moderne de l'architecture*, op. cit., p. 19

53 Françoise-Hélène Jourda, [2011], *Petit manuel de la conception durable*, éd. Archibooks et Sautereau éditeur (Paris), question 62. (L'ouvrage ne comporte pas de pagination mais est constitué d'une série de questions, une par page). Françoise-Hélène Jourda a largement contribué à populariser la conception bioclimatique en France par ses réalisations.

ouvertures ainsi que les surfaces vitrées, mais les *raisons* de ces variations sont radicalement divergentes. Alors que Zévi vante la variation et la « signification » qui serait *propre à cette variation* selon une tautologie déjà repérée, l'approche bioclimatique va établir la pertinence dans le choix des ouvertures en fonction d'une série de critères (orientation, végétation, *etc.*) Tandis que l'approche linguistique vise la production d'une signification autonome, le paradigme bioclimatique cherche à déterminer une *signification réelle* car relationnelle et référée à des entités externes. La possibilité de calculer la *performance d'une façade* en fonction de ses ouvertures, de ses matériaux et de son orientation est selon nous une preuve supplémentaire de la validité du paradigme bioclimatique.

5) Conclusion : de la linguistique au bioclimatique

Nous avons constaté quelques apories induites par l'approche linguistique de l'architecture. Il apparaît que la défense d'un langage autonome a confiné les productions en architecture dans le champ de l'arbitraire le plus complet : réduite à un langage, l'architecture est livrée aux jeux du formalisme. L'étude des formes vernaculaires d'habitations et des « dialectes » architecturaux a permis de relativiser le paradigme linguistique sans véritablement le dépasser. Selon nous, ce dépassement est venu d'un champ tout à fait étranger à la linguistique puisque c'est l'approche bioclimatique issue des méthodes de l'écosystémique (et dans une moindre mesure de la climatologie) qui a permis de reconsidérer toutes les formes d'architectures, prestigieuses comme mineures. Si ce paradigme nous semble aujourd'hui toujours aussi fécond il est néanmoins nécessaire de signaler un abus qui tend à réduire l'approche bioclimatique à une simple étude thermique. Trop souvent en effet, la question de la *performance* thermique des bâtiments a consisté à étudier isolément leur rendement énergétique, répétant ainsi l'illusion moderne qui faisait d'un bâtiment une « machine à habiter »⁵⁴. Or l'approche bioclimatique, si elle intègre l'étude des performances thermiques d'un bâtiment, n'isole en aucune manière cette « performance » du ressenti au niveau des habitants. La dimension culturelle, celle de l'habitant et de ses pratiques, n'est en aucun cas éliminée par l'approche bioclimatique mais elle est complexifiée et enrichie par la prise en compte du climat comme facteur culturel signifiant mais non déterminant.

54 Selon la formule célèbre de Le Corbusier.

Bibliographie :

- ALEXANDROFF G., ALEXANDROFF J.-M., [1982], *Architectures et climats. Soleil et énergies naturelles dans l'habitat*, éd. Berger-Levrault (Paris), coll. Architectures, 378 p.
- CANGUILHEM G., [2000], *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie. Nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences*, éd. Vrin (Paris), coll. Problèmes et controverses, (1977), 141 p.
- LE CORBUSIER, [1995], *Vers une architecture*, éd. Flammarion (Paris), coll. Champs, (1923), 253 p.
- CHOAY F., [1979], *L'Urbanisme. Utopies et réalités. Une anthologie*, éd. du Seuil (Paris), coll. Points essais, (1965), 445 p.
- DE SAUSSURE F., [1995], *Cours de linguistique générale*, éd. Payot (Paris), coll. Grande Bibliothèque Payot, éd. Établie par Charles Bailly et Albert Séchehayé avec la collaboration d'Albert Riedlinger, (1916), 520 p.
- LABOV W., [1993], *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, éd. de Minuit (Paris), coll. Le Sens commun, trad. de l'anglais par Alain Kihm, (1972), 520 p.
- LEROI-GOURHAN A., [1971], *L'Homme et la matière*, éd. Albin Michel (Paris), coll. Sciences d'aujourd'hui, (1943), 341 p.
- JOURDA F.-H., [2011], *Petit manuel de la conception durable*, éd. Archibooks et Sautereau éditeur (Paris)
- RAPOPORT A., [1969], *House Form and Culture*, éd. Prentice-Hall (Englewood Cliffs, NJ), 150 p.
- TAFURI M., [1979], *Projet et utopie. De l'avant-garde à la métropole*, éd. Dunod (Paris), coll. Espace Architecture, trad. de l'italien par Françoise Brun et Ligia Ravé-Emy (1973), 175 p.
- WOLFE T., [2012], *Il court, il court le Bauhaus. Essai sur la colonisation de l'architecture*, éd. Les Belles Lettres (Paris), coll. Le goût des idées, trad. de l'américain par Claudia Ancelot, (1981), 131 p.
- WRIGHT F. L., [1982], *L'Avenir de l'architecture. 2. Les Origines du post-modernisme*, éd. Denoël/Gonthier (Paris), coll. Bibliothèque Médiations, trad. de l'américain par Marie-Françoise Bonardi et William Desmond (1953), 346 p.
- ZÉVI B., [2016], *Dialectes architecturaux*, éd. du Linteau (Paris), trad. de l'italien par Michel Guéneau (1996), 149 p.
- ZÉVI B., [2000], *Langage moderne de l'architecture*, éd. Pocket (Paris), coll. Agora, trad. de l'italien par Marie-José Hoyet, (1ère éd. fr. : 1981, it. : 1974), 151 p.

Biographie de l'auteur :

Clément Gaillard est normalien, designer, professeur agrégé en design et titulaire d'un Master en Philosophie de l'Université Paris 1. Il est actuellement en deuxième année de doctorat à l'Université Paris 1 sous la direction de Sabine Barles et d'Anne Lefebvre. Sa thèse porte sur la naissance et les développements de l'approche bioclimatique en architecture en France et aux Etats-Unis.